

raient se dire indispensables à la vieille cité de Champlain.

Si la *Scie* venait à mourir, avec elle entreraient dans le tombeau les plus chères affections des Québécois, avec elle périrait la gaité qui règne parmi les citoyens canadiens. Heureusement qu'il n'en sera jamais ainsi; car ma foi, je craindrais, comme le dit la *Scie* elle-même, que quelque grande révolution ne vint ébranler nos destinées les plus solidement établies.

Pauvre Cyclope, vois quelles conséquences terribles entrainerait la mort de ta sœur, et juge de la différence de vos destins. Ou t'a cru mort la semaine dernière, même on a célébré tes funérailles; et cependant pas une larme n'est venu perler sur la froide pierre de ton tombeau, pas une parole de regret n'a été prononcée pour te consoler de ta défaite. C'est que vois-tu, tu n'étais pas indispensable, toi, à ceux qui auraient pu te prodiguer leurs regrets; c'est que tu te nommes le *Cyclope* et que ta sœur s'appelle la *Scie*.

Je finis, car plus j'entre dans ces désolantes pensées, plus je trouve notre destinée à plaindre!.....

—Le *Pays* du 11 novembre contient ce qui suit:

“Encore un petit journal venant encore de Québec, et encore publié par M. L. P. Normand. Il se nomme *Le Cyclope*, et il porte pour devise: *Je tenaille, je cisaille, je taille et je retaille*. C'est résumer parfaitement en quatre mots la mission du *Courrier du Canada*. Nous ne saurions encourager une feuille aussi sottise et aussi malpropre.”

Pour qui ne connaîtrait pas les habitudes de fanfaron du *Pays*, ce serait une insulte des plus graves; mais pour nous accoutumés à de semblables excentricités, de la part de notre confrère, ce n'est seulement qu'une nouvelle preuve de l'exaltation puérile des *têtes chaudes* qui rédigent cette feuille.

Ce n'est pas la première fois que le *Pays* lance ainsi la boue à la figure de ceux qui combattent ses opinions; ne pouvant répondre efficacement, il aime mieux affecter un dédain superbe, et il se contente de quelques mots pour foudroyer son adversaire.

Nous nous bornerons aujourd'hui à dire que notre feuille est infiniment plus

propre que le chaos d'excentricités publiées par le *Pays*.

Au revoir!

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Rédacteur,

En jetant dernièrement les yeux sur plusieurs numéros de la *Scie Illustrée*, je me suis décidé d'en faire voir au public le ridicule et la bassesse sous trois points principaux: littéraire, intellectuel et moral. Ce n'est pas que je veuille longtemps discuter avec eux sous ces rapports, j'en ferai seulement connaître les principaux défauts sans me traîner dans la fange d'une discussion grossière qui leur est commune. S'il plaît à M. le Rédacteur, je commencerai immédiatement à en donner un aperçu littéraire.

Vous savez, M. le Rédacteur, quo pour bien écrire il faut bien penser, bien sentir et bien rendre. Une pensée est bonne lorsqu'elle est juste et suivant la raison; autrement elle est vicieuse et ne peut être rendue que par une fausse logique commune aux gens indépendants de leur jugement; alors étant obligés de rendre ce qu'ils ne sentent point ou plutôt qu'ils ne comprennent point, ces gens, qu'aucun frein ne peut guider, tombent dans un chaos d'où ils ne peuvent revenir que par le moyen d'une déclamation puérile, qui brille aux yeux des ignorants et qui est foulée aux pieds par la classe instruite.

MM. les rédacteurs de la *Scie Illustrée*, composée de jeunes gens plus ou moins capables, se livrent à leur folle imagination en formant une littérature qui pourrait faire honte à la langue française si elle n'était fixée par tant de savants.

Vous les voyez souvent se creuser la cervelle pour trouver des mots scientifiques, mythologiques, dont-ils remplissent certaines phrases vides de bon sens et d'à-propos. Tantôt leur excentricité est sans borne. Ensuite, à propos de prunes ils s'encanaillonnent sur Pégase, traverseront les monts et les mers, arriveront à Appollon, et tomberont en extase devant une musique harmonieuse en contemplant la blancheur des muses. Aussitôt ils changeront de style en employant des mots d'une trivialité propre à faire rougir la pudeur. J'avoue M. le rédacteur, que l'on peut attribuer ces changements à l'influence d'un certain liquide dont ces messieurs font un fort usage.

Pour ce qui est de l'intelligence, ces messieurs se piquent d'être spirituels, fins, délicats, remplis de bons mots, et adroits au suprême degré. Pour nous en assurer, jetons donc un regard sur leur feuille: il n'y a de spirituel que ce qu'ils copient des bons auteurs; ailleurs ce sont des comparaisons où ils abaissent la dignité humaine; ce sont des insultes révoltantes faites par un langage scellé du cachet de la stupidité. S'il étaient adroits et délicats nous dirions qu'il n'y a que malice, mais ils parlent si grossièrement que nous ne pouvons dire autre chose que ce sont des humains descendus au dernier degré de l'échelle sociale. A quoi attribuer cette décadence, cet affaiblissement si considérable des nerfs de leur intelligence. Je n'ose répondre à cette question, je ne connais que bien peu ces gens-là; j'ignore leurs amusements et leurs affections particulières; mais après ce que j'ai entendu dire, je serais porté à croire que le vide existant dans leur cerveau est occasionné par la vapeur d'une certaine eau décomposée par la chaleur des intestins.

Mais laissons cet analyse aux chimistes et examinons ce qu'est la *Scie* sous le rapport de la bienséance. Ce qu'il y a de déplorable et ce en quoi ils sont à dé-

daigner, c'est que la bienséance n'est pas plus gardée par eux qu'elle le serait par un être dépourvu de raison. Ils vont jusqu'à se permettre de décrier les personnes du sexe, de mettre leurs défauts à nus aux yeux du public et ainsi détruire leur caractère. J'ai vu moi-même une femme respectable et respectée, décriée sur la *Scie* d'une manière si cruelle qu'elle fut abandonnée de ses amies et perdit pour ainsi dire sa réputation. Quelquefois faisant semblant d'hésiter de mettre un mot ignoble, ils le remplaçaient par des points de suspension. Ensuite ils se précipitent sur nos premiers hommes du pays. S'ils avaient un tant soit peu d'honneur, ils respecteraient au moins l'honneur de cette classe de qui dépendent nos destinées; mais ils aiment mieux se traîner dans la fange de la calomnie et interpréter des actions faites dans nos intérêts comme des actes odieux et des crimes de lèse-nation.

C'est assez, M. le rédacteur, pour connaître ces messieurs; on voit qu'ils sont remplis de haine et de malice, et qu'ils ne savent que faire pour répandre leur venin calomnieux.

J'ai l'honneur d'être,  
Monsieur le rédacteur,  
Votre très obéissant-serviteur,

THOMASVILLE.

Lorsque le public de St. Roch a appris que M. E. Hénot avait en partie rédigé le dernier numéro de la *Scie*, il s'est *rué* tellement sur cette feuille, et la distribution en a été si grande, que les feuilles de choux ont subi une hausse considérable.

L'autre jour, qu'est-ce que je rencontre dans la rue du Pont—M. Edouard Huot..... oui, lui-même! mais si changé... si changé, que j'ai eu mille peines à le reconnaître. Dieu! qu'elle graisse! quelle fraîcheur!

Il y a deux semaines à peine, on pouvait voir le soleil à travers sa carcasse, et dire qu'à présent le voilà d'un embonpoint salaberrique.

Ma foi, c'est prodigieux, et je ne vois que le bureau de la *Scie* où l'on puisse épaissir aussi vite.

C'est tellement le cas, que les bretelles de notre héros se trouvant maintenant trop courtes, il est obligé de les laisser flotter en liberté sur son large fessier.

O bière! que tes effets sont variés et bienfaisants.

Le beau sexe et la guerre.

Rien n'est plus attendrissant que d'entendre s'entretenir de la guerre nos jeunes citadines. Leur cœur se remplit de terreur, le sang se glace dans leurs veines, et souvent une larme qu'elles ont intérêt à cacher vient trahir leur secret en roulant sur des joues fraîches et colorées. Pourquoi ce trouble, cette inquiétude, ce chagrin qui déjà les fait souffrir? pourquoi paraissent-elles si attentives au moindre bruit et craignent-elles tant une émeute?—C'est